

sociations jouissaient la plupart d'une liberté entière. On n'y voyait que peu d'inégalité entre les fortunes et les conditions. D'un si grand rapprochement sortaient des mœurs pures et austères. Une vie simple, une vie active devaient éloigner les maladies qu'enfantent trop souvent le luxe ou la mollesse; et l'on ignorait jusqu'au nom des deux fléaux qui ont été depuis les plus destructeurs de l'espèce humaine, la petite-vérole, et une autre calamité dont l'autre hémisphère a infesté le nôtre. Malheureusement cette tendance à l'augmentation des sociétés fut rendue inutile par l'introduction de l'esclavage.

Les nations, toutes les nations sans exception, adoptèrent cet usage atroce; et aucune ne voulut sentir que c'était une brèche irréparable au droit naturel. Un premier attentat conduisit à des attentats sans nombre; les serfs se multiplièrent, et de simples particuliers se permirent d'en tenir jusqu'à huit ou dix mille dans la servitude. Les fers qui les écrasaient n'étaient pas peut-être leur plus grand supplice. Des maîtres barbares en exigeaient des travaux habituels, durs, humiliants, excessifs, pour une nourriture mauvaise et insuffisante. Quelquefois la mort, toujours des châtimens trop rigoureux étaient la punition de la moindre faute. Pour comble de cruauté, pour comble d'aveuglement, les esclaves des deux sexes avaient rarement la permission de communiquer ensemble. La tyrannie était montée au point de

les priver de la seule consolation dont leur sort les rendit susceptibles. Qu'on nous dise maintenant si cet ordre de choses était favorable à la multiplication des hommes.

Préférez-vous les faits aux raisonnemens? Parcourons ensemble les fastes de l'histoire.

Dans les provinces de l'Europe où règnent maintenant les Turcs est située la Grèce. Les nombreuses républiques qu'on vit se former successivement sur ce sol ingrat et borné étaient peuplées, étaient très-peuplées. S'il en eût été autrement, comment auraient-elles établi tant de colonies? comment eussent-elles repoussé les formidables armemens destinés à les asservir? comment la victoire aurait-elle suivi leurs drapeaux partout où il leur convenait de les faire voir? comment seraient-elles parvenues à plus de genres de gloire que n'en ont obtenu les nations les plus célébrées? Regardons donc comme démontré que ce coin du globe eut plus d'habitans, beaucoup plus d'habitans qu'on n'y en trouve aujourd'hui. Mais il doit être permis de penser qu'à l'exception des petits états gouvernés par les lois de Solon, de Lycurgue, et de quelques autres législateurs, le reste du pays occupé depuis plusieurs siècles par les Ottomans devait être fort désert. Il était encore plus ruiné par les courses éternelles des Illyriens, des Gètes et des Thraces, qu'il ne l'a été depuis par les destructives maximes de l'Alcoran.

Le ciel et le sol de l'Italie feraient soupçonner que cette contrée fut habitée et fut florissante avant la plupart des autres. Rome naquit, voulut dominer, manifesta fièrement son ambition, et prit le parti d'affaiblir ou d'exterminer ceux de ses voisins qui pouvaient traverser ses vues.

Lorsqu'un monarque devient conquérant, il assimile ses nouveaux à ses anciens sujets : tous sont égaux à ses yeux. Il n'en est pas ainsi des républiques. Le sort de ceux qui participent à la souveraineté y est généralement heureux ; mais l'infortune devient le partage des provinces subjuguées. Ce sont des victimes toujours immolées à l'avarice ou à l'orgueil de leurs barbares maîtres. L'oppression est augmentée par les délégués à qui on en commet l'administration. Jamais ces rapines ne sont réprochées par leurs concitoyens, qui jouiront d'une manière ou d'autre de l'abondance que tant de richesses répandront un jour parmi eux. Si les excès s'élèvent à un tel point qu'il paraisse convenable de porter des lois pour les réprimer, c'est communément une calamité de plus. Les brigands qui ne pillaient que pour leur compte pilleront encore pour le compte de leurs juges, pour celui des hommes puissans qui pourront les soustraire à la proscription.

Telle fut la conduite des Romains. De l'Italie entière ils ne voulurent d'abord faire qu'une ville, et pour remplir le vide que ce singulier système avait causé, ils se virent réduits à arracher

des autres régions que la victoire leur donnait une infinité d'hommes libres ou esclaves. Cependant la population ne fut jamais, au-delà des Alpes, ce qu'on se plaît à l'imaginer. Il est prouvé que, dans les temps les plus brillans de la république, beaucoup de terres, même bonnes, restaient incultes. Si ce beau pays dépendait pour sa subsistance journalière des contrées les plus éloignées, c'était moins parce que les hommes y étaient trop multipliés que parce qu'ils y étaient oisifs, et qu'on y avait contracté le funeste usage des distributions gratuites. Ces considérations ne nous empêcheront pas de penser que l'Italie eut à cette époque plus d'habitans qu'elle n'en a aujourd'hui, quoiqu'il s'y soit successivement élevé un nombre considérable de grandes cités dont le nom ne se retrouve pas dans ses premières annales.

On doit croire César quand il affirme que l'ancienne Helvétie avait deux cent quarante milles de long sur cent quatre-vingts milles de large, et qu'elle ne comptait que trois cent soixante mille habitans. Un pays exposé aux plus noirs frimats, rempli de montagnes, couvert de rochers, éloigné des mers et des rivières navigables, réduit à tirer de l'étranger une grande partie de sa subsistance et son vêtement, un tel pays ne pouvait guère se flatter de voir beaucoup augmenter sa population. Cependant, grâce à la sagesse de ses institutions politiques, la Suisse fournit aujourd'hui des soldats à une grande partie de l'Europe,

et ne laisse pas de contenir plus de douze cent mille âmes.

Avant que l'Espagne eût été conquise, rien n'était plus inquiet, plus sauvage que ses habitans. Le suicide y était ordinaire, et le brigandage y était honorable. On ne trouvait de sûreté que dans des châteaux fortifiés ou dans des villes défendues. Ces mœurs agrestes et féroces continuèrent, mais avec quelque modification, après l'invasion des Carthaginois, des Romains, et des barbares qui les remplacèrent. Un tel caractère devait s'opposer à la multiplication des hommes. Aussi ce pays ne connut-il les prospérités auxquelles ses avantages naturels l'appelaient que lorsque les Arabes lui eurent apporté les arts, et l'esprit de société qui en est la suite. Tout alors commença à s'améliorer, et l'état se vit douze millions d'habitans à l'époque remarquable où des provinces trop long-temps ennemies ne formèrent qu'une monarchie. Si le calcul actuel est plus faible de près d'un quart, c'est au mauvais gouvernement, c'est à la découverte du Nouveau-Monde, c'est à l'expulsion des Maures, c'est à l'indolence, c'est au libertinage, c'est à la superstition, c'est à ces causes, et peut-être à quelques autres qu'il faut attribuer ce crime politique.

En voyant le nom des nations que César eut à combattre dans les Gaules, on serait porté à penser que cette région était couverte de peuples innombrables; et l'on serait confirmé dans cette

opinion par le témoignage d'Appien et de Diodore de Sicile. Mais un tel préjugé ne saurait soutenir la discussion la moins sévère. Il est prouvé, par des autorités dignes de toute créance, qu'avant la domination romaine les divisions intestines étaient sanglantes et perpétuelles entre les Gaulois. Il est prouvé que, de tous les arts, celui de la guerre était le seul qu'on leur vît aimer et qu'ils exerçassent. Il est prouvé que leur agriculture était négligée et très-imparfaite. Il est prouvé que le pays était rempli de forêts impénétrables aux rayons de l'astre bienfaisant qui vivifie tout, et que les frimats y étaient d'une rigueur intolérable. Comparez cet ordre de choses avec la tranquillité, l'industrie, la sûreté, l'abondance, la douceur de mœurs et de climat dont jouit la France, et osez dire qu'il y fut compté anciennement vingt-cinq ou vingt-six millions d'âmes qui forment sa population actuelle.

L'espace qui forme aujourd'hui les Provinces-Unies fut long-temps, très-long-temps malsain, et en partie submergé. Le peu qu'il y avait alors d'habitans vivaient de leur chasse et de leur pêche. L'art de préparer le hareng et de le conserver augmenta ce nombre; mais l'accroissement ne fut remarquable que lorsque le pays eut secoué le joug d'une autorité tyrannique et sanguinaire pour n'appartenir qu'à lui-même. La liberté et la tolérance y ont fait naître, ou y ont attiré deux millions d'hommes. C'est trois fois plus que le sol

n'en pourrait nourrir. Il faut que la navigation, que le commerce, que les capitaux placés dans tous les fonds publics de l'Europe suppléent à ce qui lui manque. Telles sont même les richesses des Hollandais, que leur immensité pourrait assurer la subsistance à une population quadruple.

Qu'était la Grande-Bretagne lorsqu'elle fut subjuguée par deux légions romaines? le séjour de quelques sauvages errans ou fixés dans des bourgades assez éloignées les unes des autres. Plusieurs siècles même après la conquête, des marais immenses couvraient la surface de l'île. Elle ne sortit que lentement et tard du néant; mais enfin elle en sortit pour donner un magnifique spectacle au monde. Fièrre des meilleures lois dont l'histoire ait conservé le souvenir, la nation voulut s'élever à tout; et le succès couronna cette ambition en apparence démesurée. Dans quel pays vit-on jamais en effet une population relativement aussi nombreuse, des champs aussi bien cultivés, des manufactures aussi florissantes, des voies aussi commodes, des canaux aussi multipliés, une aisance aussi universelle? Ces prospérités intérieures préparaient aux Anglais une prépondérance décidée dans toutes les parties du globe. Aucune des plages éloignées qui pouvaient offrir des relations utiles ne fut négligée. On y forma des comptoirs, des colonies ou des empires, selon le besoin et les circonstances. Des agens actifs et intelligens rapprochaient au profit de leur patrie,

par leurs savantes spéculations, ces marchés séparés par des mers immenses. Les puissances rivales ou ennemies qui auraient pu être tentées d'interrompre ces communications étaient contenues par des flottes nombreuses et comme invincibles. Les peuples asservis se sont réjouis naguère de voir la Grande-Bretagne s'écarter des grandes maximes qu'elle avait si constamment et si heureusement suivies; mais cette erreur ne sera que momentanée. L'expérience est habituellement perdue pour les gouvernemens absolus: elle tourne presque toujours à l'avantage des peuples libres.

Consultez César, consultez Tacite, consultez Strabon, et vous jugerez qu'à l'époque où ils écrivaient la Germanie n'avait pas la dixième partie des vingt-sept ou vingt-huit millions d'habitans qu'elle renferme de nos jours. Devenus, avec le temps, un des peuples les plus raisonnables de l'Europe moderne, les Allemands ne formaient dans ces siècles reculés qu'une multitude de faibles tribus privées, absolument privées de toute agriculture, de toute industrie, de tout lien politique, et acharnées sans relâche à leur destruction mutuelle.

Le nord devait être moins peuplé encore. Des régions où l'astre du jour paraît à peine au-dessus de l'horizon; où le cours des ondes est suspendu six mois de l'année; où des neiges entassées couvrent si long-temps un sol souvent stérile; où le

souffle des vents fait éclater le tronc des arbres; où les graines, les plantes, les sources, tout ce qui soutient la vie est mort; où la douleur sort de tous les corps; où le repos, plus funeste que les fatigues excessives, est suivi des pertes les plus cruelles; où les bras que l'enfant tend à sa mère se roidissent, et ses larmes se vitrifient sur ses joues; où la nature..... de telles régions ne durent être habitées que très-tard, et ne purent l'être que par des malheureux qui fuyaient l'esclavage ou la tyrannie. Jamais ils ne se multiplièrent sous ce ciel de fer. Sur le globe entier les sociétés nombreuses ont laissé des monumens durables ou des ruines; mais dans le nord il n'est rien resté, rien absolument qui portât l'empreinte de la force ou de l'industrie humaine.

La conquête de la plus belle partie de l'Europe, dans l'espace de trois ou quatre siècles, par les habitans des régions hyperborées, paraît déposer au premier coup-d'œil contre ce qui vient d'être dit. Mais observez que les hordes sauvages qui se portaient du nord au midi n'étaient que le reflux des malheureux que les violences des Romains, que les violences postérieures de Charlemagne avaient réduits à s'expatrier. Observez que c'étaient des nations entières ou presque entières qui, dégoûtées d'un ciel rigoureux et d'un sol aride, cherchaient des climats doux et des champs fertiles. Observez que les brigandages, les atrocités de ces barbares aventuriers grossissaient prodi-

gieusement leur nombre aux yeux d'une multitude énérvée et tremblante. Observez que les provinces n'étaient pas défendues par ces places redoutables qui couvrent aujourd'hui si heureusement nos frontières, et qui arrêtent dans leur marche les armées les plus aguerries. Observez que des peuples gouvernés par des eunuques, par des moines ou par des femmes, devaient aller d'eux-mêmes au-devant d'un joug étranger, ou ne faire que de faibles efforts pour s'en garantir. Pesez mûrement des considérations si simples, et ce déluge d'assassins affamés vous paraîtra ce qu'il fut effectivement.

Cependant il s'est élevé depuis quelques années un cri presque universel sur la dépopulation de tous les états. Quelle peut être la cause de ces étranges déclamations? Nous croyons l'entrevoir. Les hommes, en se repoussant pour ainsi dire les uns sur les autres, ont laissé derrière eux des contrées moins habitées; et l'on a pris pour une diminution de citoyens leur différente distribution.

Pendant une longue suite de siècles les empires furent partagés en autant de souverainetés qu'il y avait de seigneurs particuliers. Alors les sujets ou les esclaves de ces petits despotes étaient fixés, et fixés pour toujours sur le territoire qui les avait vus naître. A la chute du système féodal, lorsqu'il n'y eut plus qu'un maître, un roi, une cour, on se porta avec affluence au lieu d'où dé-

coulaient les grâces, les richesses et les honneurs. Telle fut l'origine de ces orgueilleuses capitales où les peuples se sont successivement entassés, et qui sont devenues peu à peu comme l'assemblée générale de chaque nation.

D'autres villes moins monstrueuses, mais pourtant très-considérables, se sont aussi élevées dans chaque province à mesure que l'autorité suprême s'affermisait. Ce sont les tribunaux, les affaires, les arts qui les ont formées, et le goût des commodités, des plaisirs, de la société, qui les a toujours de plus en plus agrandies.

Ces nouveaux établissemens ne pouvaient se faire qu'aux dépens des campagnes. Aussi n'y est-il guère resté d'habitans que ce qu'il en fallait pour l'exploitation des terres et pour les métiers qui en sont inséparables. Les productions n'ont pas souffert de cette révolution. Elles sont devenues même plus abondantes, plus variées et plus agréables, parce qu'on en a demandé davantage et qu'on les a mieux payées; parce que les méthodes et les instrumens ont acquis un degré de simplicité et de perfection qu'ils n'avaient pas; parce que les cultivateurs, encouragés de mille manières, sont devenus plus actifs et plus intelligens.

Gardons-nous cependant de penser que l'Europe moderne soit aussi peuplée qu'elle pourrait l'être. Combien de mauvaises institutions se sont opposées, combien de mauvaises institutions s'opposent encore à un si grand bien!

La population dépend beaucoup de la distribution des biens-fonds. Les familles se multiplient comme les possessions, et, quand elles sont trop vastes, leur étendue démesurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire, ne travaillant que pour lui seul, consacre une moitié de ses terres à ses revenus, et l'autre à ses plaisirs. Tout ce qu'il donne à la chasse est doublement perdu pour la culture, parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrain des hommes au lieu de nourrir des hommes dans le terrain des bêtes. Il faut des bois dans un pays pour la charpente et le chauffage: mais faut-il tant d'allées dans un parc, et des parterres, des potagers si grands pour un château? Ici le luxe, qui, dans son étalage, alimente les arts, favorise-t-il autant la population des hommes qu'il pourrait la seconder par un meilleur emploi des terres? Trop de grandes terres, et trop peu de petites, premier obstacle à la population.

Second obstacle, les domaines inaliénables du clergé. Lorsque tant de propriétés seront éternelles dans la même main, comment fleurira la population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés? Quel intérêt a le bénéficiaire de faire valoir un fonds qu'il ne doit transmettre à personne, de semer ou de planter pour une postérité qui ne sera pas la sienne? Loin de retrancher sur ses revenus pour augmenter sa terre, ne risquera-t-il